

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

163 | juillet-sptembre 2002

De la légende au mythe. Parole, langue et pensée

---

**Ernestine McHugh, *Love and Honor in the Himalayas. Coming to Know Another Culture***

Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2001, XVIII + 180 p., index, ill. (« Contemporary Ethnography »)

**Gérard Toffin**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/12611>

ISSN : 1953-8103

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 21 juin 2002

Pagination : 275-277

ISBN : 2-7132-1771-7

ISSN : 0439-4216

**Référence électronique**

Gérard Toffin, « Ernestine McHugh, *Love and Honor in the Himalayas. Coming to Know Another Culture* », *L'Homme* [En ligne], 163 | juillet-sptembre 2002, mis en ligne le 10 juillet 2007, consulté le 03 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/12611>

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

---

# Ernestine McHugh, *Love and Honor in the Himalayas. Coming to Know Another Culture*

Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2001, XVIII + 180 p., index, ill. (« Contemporary Ethnography »)

Gérard Toffin

---

- 1 EN 1973, une très jeune étudiante américaine, âgée d'à peine 21 ans, se rend au Népal pour étudier les relations entre rituel, vie sociale et psychologie. Elle vient de l'Université de San Diego, en Californie. Très vite, elle choisit de s'installer dans un village gurung de la région des Annapurnas. Elle y séjournera deux ans. Quelques années plus tard, elle reviendra dans ce même village et y mènera une recherche anthropologique sous la direction de Gregory Bateson, un maître dont l'auteur se réclame et qui l'a considérablement influencée.
- 2 Ce livre est une relation sensible de cette expérience népalaise. Ernestine McHugh raconte son arrivée au Népal, sa vie à Katmandou, le milieu des volontaires « Peace Corps », son attirance pour le bouddhisme et la méditation qu'elle expérimente lors d'un séjour dans le sud de l'Inde. Une fois installée dans son village gurung, notre ethnologue nous fait part de ses difficultés initiales, de ses erreurs de comportement, de ses moments de détresse et de doute. Elle nous présente les personnes avec qui elle a vécu, elle décrit leurs réactions à son égard, leurs joies et leurs peines, elle rapporte diverses anecdotes dont elle a été témoin. C'est une relation à la première personne, un « ethnographic memoir », comme l'indique le quatrième de couverture, un texte à la forme narrative où l'ethnologue se met en situation, où l'autobiographie se mêle à l'enquête ethnographique et à l'étude des valeurs locales. Cette forme littéraire est revendiquée afin, est-il dit (p. 176), de ne pas réifier les valeurs locales, de ne pas les déformer selon une vision trop théorique, ethnocentrique. C'est un point sur lequel on pourrait discuter.
- 3 Ernestine parle peu d'elle-même. Nous apprenons cependant qu'elle a eu une enfance difficile, qu'elle perdit sa mère à l'âge de quatorze ans et qu'elle voulait s'immerger au

Népal dans un milieu totalement différent du sien. Il lui fallait « appréhender la vie d'une façon nouvelle et jusqu'alors inconnue » (p. 2). Elle cherchait aussi une nouvelle famille. Sur ce point, elle obtiendra satisfaction sans doute au-delà de ce qu'elle espérait. Dès ses premiers instants passés au village, elle fut en effet adoptée par la maîtresse de maison chez qui elle habitait, Lalita, laquelle s'autoproclama sa mère et la considéra comme sa fille, ou plus exactement « sa fille américaine », pendant tout son séjour. Cette relation de parenté fictive, assez courante dans les collines népalaises et que d'autres ethnologues ont connue, intégra définitivement l'étudiante américaine à la vie villageoise et lui garantit un statut. Ernestine, qui s'habille très vite à la népalaise, porte des bijoux locaux riches de connotations symboliques et sociales, participe à la vie de la maisonnée. Elle va chercher de l'eau et de l'herbe pour les bêtes lorsque sa « mère » (*ama*), le lui demande. Les gens des environs finissent par la prendre pour une jeune fille brahmine. On la plaisante sur ses amoureux dans le village.

- 4 L'auteur vit dans une famille de puissants. Le mari de Lalita est le chef de la localité, l'ancien collecteur de taxes, *jimwāl*. Nombreux sont les fils et les gendres de la maisonnée à être employés comme mercenaires dans les régiments gurkhas de l'armée indienne ou anglaise. Ils sont basés à l'étranger et ne reviennent au village que de temps à autre. Pour tous les membres de la famille, la notion d'honneur est importante. Pour garder leur rang, il leur faut posséder beaucoup et être influents. Il leur faut aussi montrer de la mansuétude et de la générosité vis-à-vis des autres villageois. On apprend que le concept d'honneur passe par l'os et le sang ; qu'on en hérite physiquement, mais qu'il faut constamment l'entretenir par des dons, des gestes d'hospitalité. Une mauvaise conduite peut ruiner la réputation d'une famille, la rabaisser aux yeux de ses rivaux. Ernestine elle-même doit, selon les instructions de sa mère adoptive, faire preuve d'humilité et d'ardeur au travail pour défendre l'honneur des personnes qui l'ont accueillie.
- 5 Ernestine McHugh aborde également les croyances relatives au monde des esprits et à la notion de personne. Les Gurung localisent le siège de la conscience, de la mémoire, des sensations au centre de la poitrine. Ce siège est appelé *sae*, notion traduite ici par « cœur-esprit » (p. 44). Les gens généreux ont un grand *sae*, ceux qui sont égoïstes, absorbés par eux-mêmes, en ont un petit. Lorsque le *sae* se contracte, on devient faible et malade, quand il est grand et qu'il se dilate, on est fort et optimiste. Cette notion n'a rien d'abstrait, elle est constamment modifiée par les plaisirs et les peines de tous les jours. Contrairement à ce qui se passe en Occident, la notion de personne n'implique pas l'entière autonomie de l'individu, mais bien plutôt ses liens avec le monde extérieur. Pour les Gurung, les âmes elles-mêmes sont multiples, volatiles, elles peuvent s'échapper à tout moment de l'enveloppe corporelle, sous l'effet d'un choc émotif par exemple.
- 6 Le livre vaut par sa modestie, sa déférence face à la culture gurung, sa simplicité, je dirais presque par sa naïveté, en tous cas par sa transparence. Ernestine McHugh n'ignore pas que sa présence dans le village est ambiguë, que son intégration est transitoire. Mais elle ne s'interroge pas à longueur de pages sur le sens de son entreprise et sur le statut de l'ethnologie. Elle raconte, avec des mots très simples et bien choisis, sa vie dans le village, celle des gens qu'elle côtoie. Certes, l'ethnologue pourra regretter qu'une recherche de terrain de près de quatre ans aboutisse à un résultat somme toute bien mince, que cette relation ethnographique ne se soit pas accompagnée, sur le plan plus strictement professionnel, de travaux à la facture plus « classique », plus directement utilisable par ses collègues spécialistes du Népal et de l'Himalaya. Mais, après tout, les Gurung nous

sont connus par de nombreuses monographies qui étudient en détail les différents aspects de leur culture.

- 7 Le témoignage, qui, au passage, nous en apprend beaucoup sur cette génération d'ethnologues américains des années 1960-1970, se décline sur un mode nostalgique. Il paraît quelque peu idéalisé. L'auteur ne dit que peu de chose sur les changements de cette société rurale, sur son évolution, sur les conflits de valeurs, les tensions entre dominants et dominés qui immanquablement se font jour. La question de l'identité gurung, elle non plus, n'est jamais posée, ni celle des relations de la société locale avec les centres de pouvoir que sont Pokhara et Katmandou. La société globale intervient rarement, à l'exception de quelques passages sur les migrations et l'élimination par le gouvernement népalais des Khampas, ces réfugiés tibétains en lutte contre les autorités chinoises au Tibet dans les années 1970. Sur tous ces points, le livre d'Ernestine McHugh, bien que très agréable à lire, manque d'ambition.

---

AUTEUR

**GÉRARD TOFFIN**

CNRS, Milieux, société et culture en Himalaya, Villejuif.